

mais Gervais le compléta en ajoutant sans tristesse et même avec rondeur :

— Sans excepter Clarisse notre Parisienne, sans excepter la fille de Joseph, l'aînée de la maison, l'orpheline, riche ou pauvre, que nous connaissons bientôt avec la permission de Dieu.

Et, tous les membres de la réunion formant cercle autour de Gervais, Corentine et Pierre-Paul répétèrent en trinquant :

— A la famille Roverin et à Clarisse ! . . .

Le maire Mathurin Gillet, surnommé Le Bleu, s'étant approché du notaire, lui avait dit :

— Je crains, monsieur Kermeur, qu'on ne vous fasse perdre un temps précieux ; voulez-vous que je leur crie de se rasseoir ?

— Non ! non, merci, monsieur le maire ; je ressens trop de plaisir à être témoin de ce qui se passe ici. Nos campagnes sont encore bonnes, malgré tout ce qu'on en écrit quelquefois . . .

— Souvent aussi, en revanche, on en écrit trop de bien, répliqua Mathurin Gillet. Je déteste la centralisation, moi, et je n'aime pas les grandes villes ; mais le paysan est homme ; il a ses travers, ses vices, ses préjugés et son orgueil qu'il ne faudrait pas flatter méchamment ; on acheverait de le gâter . . .

Cette grave conversation n'aurait guère été du goût de Blaise Cordon, le maître d'école, qui, se rattrapant aux branches, s'avisait encore de vanter à quelques jeunes gens ce merveilleux Paris où Grégoire Gillet lui-même avait trouvé moyen de faire fortune.

— Paris, dit Brieuc Roverin, l'ancien soldat, Paris plaît trop aux mauvaises pratiques pour être de mon goût. Ce certain Grégoire Gillet dont vous nous parlez était un mauvais sujet, un fainéant et un voleur, je crois ? . . .

— Chut ! parlons bas ! son frère Jérôme et son oncle Mathurin n'auraient qu'à nous entendre par malheur.

Le toast de Corentine mit un terme à tous ces propos et fut suivi de l'invitation de se rasseoir.

On se rassit, on fit silence, et alors enfin le notaire donna lecture des états et des actes dressés par ses soins avec une régularité méticuleuse. En outre, il rendit compte des quinze cents francs de Pierre-Paul confiés à ses soins par Joseph Roverin mourant, lesquels avaient produit une somme totale d'environ quatre mille francs qu'il remit au jeune gars.

— Ceci, dit Gervais, sera pour ton voyage à Paris.

Le Moire et les terrains adjacents d'une part, toutes les nouvelles acquisitions d'autre part, formaient les deux lots principaux qu'il fut inutile de tirer au sort.

Gervais, désireux de conserver pour lui et les siens le patrimoine héréditaire, avait bien calculé que la Petite-Plorée, ancienne propriété du père de Marcelle, et que la Grainée-en-Bois, limitrophe de la Grainée-sur-Coësnon, seraient ce que préférerait Pierre-Paul : aussi dit-il à Corentine en lui amenant son neveu.

— Beau garçon ! bien éduqué ! plus riche que Marcelle, même quand il aura fait la part de Clarisse ; m'est avis que notre gars vaut bien tous les jolis petits messieurs de Paris, et qu'en cherchant sa sœur il pourrait aussi trouver sa femme.

— Dieu vous entende ! murmura Corentine en frémissant.

En ce moment, le facteur rural, qui revenait de la Plantelle, ouvrit la porte et dit :

— Une lettre de Paris pour la mère Morgan, double port !

— Une lettre de Marcelle ! donnez ! donnez !

— Une longue lettre ! s'écria Pierre-Paul, avant mon départ ! O mon oncle, voilà du bonheur !

— Demain, en route ! dit Gervais, et, à la fin des fins, j'espère, mon *piot*, que tu auras la *meilleure part* !

XXXVII.

CRISES NOUVELLES.

La séance avait été fort longue et le dénouement en était enfin connu.

M. Kermeur le notaire et son jeune clerc Aubin Gillet, fils de Jérôme, reprirent le chemin de l'étude. Jérôme lui-même, Blaise Cordon et quelques autres mis en bel humeur par le cidre de Gervais, allèrent continuer la soirée au cabaret de la Fourche en attendant l'heure du souper. Le maire rentra chez lui d'un air satisfait. Bref, il ne resta plus au Moire que les Morgan et les Roverin, tous plus ou moins curieux du contenu de la lettre de Marcelle dont nos lecteurs connaissent un long fragment.

Corentine en parcourut la première page et s'écria :

— Bonnes nouvelles, mes amis ! Écoutez !

Marcelle s'épanchait enfin librement ; toute joyeuse, toute pleine de douces espérances, elle ne se contraignait plus à cacher ce qu'elle avait souffert depuis son arrivée à Paris ; elle faisait avec amour l'éloge de Clarisse :

— « Mal passé n'est que songe ! s'écriait-elle, je suis heureuse, je suis ivre de bonheur ! »

Mais tout à coup, le ton et le style changeaient :

« Qu'est-il arrivé depuis quelques heures ? poursuivait-elle. Mon père m'ordonne de garder encore mes secrets, et je vais être obligée de cacher ces pages, au lieu de les montrer à la bonne Clarisse.

» Je les écrivais pour elle autant que pour vous ; elle y eût trouvé la justification de toute ma conduite ; mais, hélas ! me voici plus triste que jamais.

» Le jour de la majorité de Pierre-Paul est prochain ; qu'il se hâte donc de venir, je l'en supplie, qu'il vienne bien vite, car j'ai peur ! . . . j'ai le cœur rempli des plus sombres pressentiments . . .

Corentine s'arrêta déconcertée, affligée et au regret d'avoir commencé la lecture à haute voix de la lettre de Marcelle.

— Eh bien ! après ? demanda Pierre-Paul d'une voix tremblante.

— Pauvre *piotte* ! murmurait la Bernarde, qui, ayant tout écouté avec une excessive attention, avait été singulièrement frappée du passage où Marcelle comparait le mendiant du pont de la Grainée avec le baron de Minalès.

Gervais faisait la grimace, mais sans partager le découragement général, car il s'était toujours attendu à ne point l'emporter sans lutte sur M. Emilien Durantais. Il avait d'ailleurs ses idées très arrêtées sur ce que devrait faire Pierre-Paul, quand il l'autorisait à consacrer la somme énorme de quatre mille francs à son voyage de Paris.

— Va toujours, femme, va toujours ! dit Jacques Morgan, nous ne sommes plus ici qu'en famille.

— Merci ! dirent les Roverin.

— Nos secrets seront les vôtres, ajouta Corentine.

— Soyez tranquilles, je vous réponds qu'ils seront bien gardés.

Corentine lut donc un dernier paragraphe ajouté le lendemain, et conçu en ces termes :

« Mme Durantais sort de ma chambre. Je ne l'ai plus reconnue. Elle m'a traitée avec une

dureté qui me déconcerte et augmente mes craintes. Comme au temps de mon enfance, elle m'a paru méchante, je dirai même farouche.

» — Elle sait, dit-elle, que j'aime un paysan indigne de mon amour ! Elle sait que mon père est justement irrité de ma longue désobéissance à ses ordres.

» — Je suis, à l'entendre, une hypocrite, une enfant de malheur née pour la honte ou le désespoir de mes parents ! . . . Elle s'était promis, hier de renoncer à me diriger, mais un devoir impérieux l'oblige, *bien malgré elle*, à ne plus reculer, s'il le faut, devant le rôle de *marâtre*.

» Voilà ses propres paroles ; elles avaient l'accent de la menace, et même de la haine.

» La tendresse qu'elle me témoignait, ses larmes, ses caresses, n'étaient donc qu'un jeu ! Elle voulait obtenir de moi par ruse les secrets dont elle vient d'arracher une partie à mon père, que je n'ose même plus questionner, tant il me paraît malheureux et agité de pensées sinistres comme les miennes.

» Je trouverai un prétexte pour sortir avec la femme de chambre ; je tâcherai d'aller visiter la tombe de ma mère, et aussi celle de la mère de Pierre-Paul.

» En tous cas, je saurai bien jeter secrètement à la poste cette lettre à laquelle je ne retranche pas un mot, pour que vous sachiez par quelles alternatives j'ai passé. Ce sera la dernière que vous recevrez de moi.

» O Corentine ! ma bonne nourrice, si Pierre-Paul ne venait point à Paris, n'oubliez pas que votre fille Marcelle est en danger et qu'elle vous appelle encore à son secours ! »

— Mais je pars demain, grâce à Dieu ! s'écria Pierre-Paul frémissant.

— Prudence ! murmura Corentine, prions Dieu de nous inspirer !

— Mon gars ! dit Gervais, retrouve ta sœur, voilà mon premier et mon unique conseil ; c'est elle, je te le dis, qui fera entendre raison à M. et à Mme Durantais !

La Bernarde approuva, comme de raison.

— Voilà une bonne pensée qui ne m'était pas venue à moi, dit-elle d'un ton admiratif.

Pierre-Paul, mon fils, poursuivit l'oncle Gervais, tu n'es pas sot ; j'ai confiance dans ton adresse. Nous avons ici les lettres et les papiers de ton père ; tu les emporteras. Prends le numéro de sa dernière demeure ; tu iras aux renseignements dans le quartier. Il y a une police

à Paris ; tu ne manques pas d'argent ; dépense ce qu'il faudra ; cherche, fais chercher et retrouve ta sœur Clarisse. Encore une fois, voilà le principal, car une fois ta sœur retrouvée, *corpus drôle* ! s'il nous faut aller à Paris parler à M. Emilien Durantais, nous irons, moi ton oncle et Jacques Morgan, le subrogé tuteur de ta Marcelle, et Corentine aussi.

— Oui certainement, Pierre-Paul, ajouta Jacques Morgan, nous irons tous, dès que tu nous appelleras, pour t'aider toi et pour secourir Marcelle.

Tanguy et Renée, Briec, Julien et leurs sœurs, encourageaient maintenant à l'envi les uns des autres, Pierre-Paul, qui dit enfin :

— Je suis triste, mes chers parents et amis, car Marcelle souffre mille fois plus que je ne souffrais depuis notre séparation ; je suis triste, mais plein de confiance... Je retrouverai ma sœur Clarisse, je sauverai Marcelle notre amie à tous !...

Corentine prit peu de part à la fin de cette scène ; elle méditait la lettre de Marcelle, qu'elle lut et relut deux fois en entier avant de faire sa prière du soir.

Le lendemain, tous les Roverin, tous les Morgan et une foule d'autres amis de Pierre-Paul, l'accompagnèrent jusqu'à la carriole de Fougère ; mais elle y prit place à côté de lui.

La digne femme avait employé la nuit à réfléchir aux instructions et aux avis qu'il convenait de lui donner.

Elle connaissait Paris ; elle savait à fond ce qu'était Emilien Durantais, un parfait honnête homme, mais faible, léger, opiniâtre et capable de faire le mal par défaut de jugement.

— Bon cœur, mais esprit faux, disait-elle sans détour.

Malgré la lettre de Marcelle, Corentine, en femme de sens, ne pouvait croire encore que la jeune dame Durantais fût méchante et perfide.

— L'enfant se trompe, Pierre-Paul, repré-
nait-elle, ou plutôt elle est trompée et sa belle-mère aussi. — M. Emilien aura encore fait là quelque-une de ses gaucheries ordinaires. — Pourquoi ordonne-t-il à Marcelle de garder ses secrets, et pourquoi va-t-il en parler à sa femme ?

— Mme Durantais te croit sincèrement indigne de Marcelle ; à qui la faute ? — A M. Emilien, c'est clair. — Marcelle a paru sournoise et hypocrite : à qui la faute ? A nous tous un peu. —

Il y a de l'aigreur et de la colère entre elle et Mme Durantais ; qui a tort, qui a raison ?

— Marcelle est persécutée, injuriée, maltraitée, interrompit Pierre-Paul.

— D'accord, mais nous n'avons entendu que ses plaintes à elle. Une fois déjà, j'ai condamné Mme Durantais sans l'avoir entendue ; ne recommençons pas. Montre-toi, parle, tu seras écouté, tu écouteras, tu verras, tu jugeras par toi-même. J'ai vu Mme Clarisse ; moi ; j'ai lu ses lettres à Marcelle du temps que la petite était à Notre-Dame-des-Fleurs, non, cette jeune dame n'est pas méchante. Je connais sa noble mère, Mme la comtesse de Lersant ; c'est une âme généreuse, je te le dis. Va la trouver, s'il le faut, tu seras bien accueilli par elle, sois en certain.

Corentine ne se bornait point à parler à Pierre-Paul de ce qu'il devrait faire dans l'intérieur de la famille Durantais ; elle l'instruisait sommairement des usages, des inconvénients et des ressources de Paris. Ainsi, prévoyant les détails avec une sollicitude ingénieuse, elle eut soin de lui apprendre ce que c'est qu'une voiture de louage.

— Ne perds pas ton temps à t'égarer dans les rues et à demander ton chemin ; il n'y a pas besoin d'être grand seigneur pour rouler carrosse ; prends des fiacres et paie pour te faire conduire tout droit où tu auras besoin d'aller.

Passant brusquement d'une recommandation à une autre :

— A Paris, on fait grand cas de la toilette et, de la politesse ; sois toujours mis avec soin, ne te présente jamais nulle part sans avoir du linge blanc, ceci t'est plus nécessaire qu'à un monsieur, puisque tu veux absolument ne rien changer à ton costume. Ne t'emporte jamais, réponds avec calme et convenance même aux propos les plus grossiers.

Ces conseils, mêlés d'appréciations sur les diverses personnes qu'allait trouver Pierre-Paul durèrent jusqu'au moment où il monta dans la grande diligence.

Après quoi Corentine, au lieu de reprendre le chemin de la Plantelle, fit, à Fougères même, une démarche dont elle avait jugé sage de ne parler à personne.

Cependant la vieille Bernarde, à la suite d'un court monologue à coups de béquille, sortait de sa cheminée avec colère et s'arrêta devant la niche du chien Plantiau qui geignait à l'at-
tache :

— Tiens ! sens ! mange, et pars ! dit-elle, ratrape-le sur la route de Paris.

Le chien flaira les haillons sanglants, dévora sa pâtée, remercia la vieille servante avec une éloquence canine des plus significatives, prit sa course et, moins de deux heures après, arracha par ses aboiements redoublés son jeune maître à la méditation des nombreux avis de Corentine.

Force fut de lui donner place dans la diligence, en sorte qu'en arrivant à Paris Pierre-Paul fut suivi par son fidèle chien de berger jusqu'à la petite auberge où il s'installa et commença sa toilette des jours de fête.

Il mit son pourpoint de drap brun à larges basques, son gilet de velours bleu, son beau pantalon noir, une chemise de fine toile à grand collet rabattu et ses souliers neufs à boucles d'argent. Il se coiffa d'un chapeau de paysan à larges bords, prit un fiacre à l'heure et se fit conduire rue Richelieu, à l'adresse de M. Emilien Durantais.

Une jeune dame voilée, qui tenait par la main une petite fille et un petit garçon, Clarisse, conduisant Gilbert et Léonie, sortait de la maison, quand le fiacre de Pierre-Paul s'arrêta devant la porte.

Elle était pâle, tremblante et trop violemment émue pour regarder autour d'elle ; ce fut d'un pas précipité qu'elle se dirigea vers le boulevard.

Pierre-Paul lui-même n'était pas en état d'observer les passants ; son cœur battait de crainte et d'amour, une vive rougeur colorait son front.

— Monsieur et madame Durantais ! dit-il au concierge.

— Ils n'y sont pas ; madame vient de sortir à l'instant.

— Mademoiselle Marcelle Durantais.

— Au deuxième, montez !

— Elle est seule ! quel bonheur ! pensa Pierre-Paul. Ah ! si j'avais su, je n'aurais pas laissé Plantiau à l'auberge.

Marcelle ouvrit elle-même :

— Je suis sauvée ! s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de Pierre-Paul.

De quelques instants ils ne purent échanger une parole ; tout entiers à leur bonheur, ils se regardaient, ils se contemplaient, se pressant les mains et s'abandonnant à d'indicibles transports de joie. Mais le premier cri de Marcelle

avait profondément retenti dans le cœur de Pierre-Paul :

— Sauvée ! répéta-t-il enfin ; oui, tu seras sauvée ! M. Durantais va me connaître ; il saura ce que je suis, ses préventions contre mes parents se dissiperont. Corentine m'a remis une lettre pour lui, et Mme Durantais elle-même cessera d'être contraire à nos vœux !

La jeune fille hocha la tête en soupirant.

— Ta grande lettre, ajoutait Pierre-Paul, est arrivée à Saint-Loup au moment où mon oncle Gervais me permettait enfin de partir pour Paris. Elle nous a ravis d'abord, puis consternés... Mais, ô mon Dieu ! comme tu as souffert, Marcelle, tu pleures... Essuie tes larmes !...

— Je pleurais de désespoir tout à l'heure, je pleure de joie à présent !... Et pourtant je viens d'avoir à l'instant avec ma belle-mère une scène terrible. Elle m'a déclaré qu'elle voulait me marier à Paris, cet hiver. Ce soir, elle doit me conduire chez Mme la comtesse de Lersant où se trouvera, dit-elle, un jeune homme qui me convient sous tous les rapports. Elle m'a ordonné d'appréter ma toilette de bal. J'ai refusé ; elle m'a menacée de toute la colère de mon père. Oh ! j'avais bien raison, dans mon enfance de redouter instinctivement Clarisse ; elle veut mon malheur !

— Corentine ne te croit pas, Corentine, malgré ta lettre, estime et aime encore Mme Durantais.

— Corentine est-elle à ma place, voit-elle ce que je vois, sent-elle ce que je sens ?... Veuiloir, de gré ou de force me marier à un autre que toi !...

Pierre-Paul essayait d'exprimer, respectueusement pour le père de Marcelle, l'opinion qu'il avait tous les torts ; Marcelle, aveuglée par la prévention, les rejeta sur Clarisse :

— Elle est parvenue à persuader à mon père qu'elle viendrait à bout de mon obstination ; hier encore, je lui ai entendu dire ; — « Secondez-moi, je vous réponds de l'emporter, sans qu'il soit nécessaire de l'éloigner de Paris. » — Mais elle ne l'emportera jamais, Pierre-Paul, car je t'aime, et je n'aimerai que toi ! je veux être ta femme ! je serai paysanne comme tu es paysan...

— Qu'entends-je ! s'écria Emilien Durantais qui entra en ce moment suivi du baron Vincent de Minalès.

Marcelle courut à son père ; il la repoussa sévèrement, puis, s'adressant à Pierre-Paul,

il lui ordonna d'un ton courroucé de sortir et de ne jamais se permettre de reparaitre chez lui.

Le jeune gars, pénétré des conseils de Corentine, se contint et dit avec effort :

— C'est vous, M. Durantais, que j'ai demandé le premier ; j'ai beaucoup de choses importantes à vous apprendre, écoutez-moi, au nom du Ciel !

— J'en ai trop entendu ! j'en sais assez ! interrompit Emilien.

— Mon père ! ne le chassez pas ainsi ! ou j'en mourrai ! s'écria Marcelle.

Le baron Vincent de Minalès se tenait prudemment dans l'ombre :

— La situation se complique, pensait-il avec effroi, les crises se succèdent. Un seul mot, et je suis perdu ! Avant une heure, mille dieux ! il faut être en chaise de poste.

Marcelle et Pierre-Paul suppliaient encore ; Minalès tremblait et fut tenté de fuir ; mais il avait un demi-million entre les mains d'Emilien Durantais qui, fort heureusement n'écoutait pas, tempêtait, forçait sa fille à rentrer dans sa chambre et commandait avec fureur au jeune Roverin de se retirer.

Minalès se rassura dès que Marcelle fut sortie du salon :

— Très bien ! dit-il ; j'ai le temps de gagner la partie.

— Adieu, Marcelle ! à bientôt ! compte sur moi ! cria Pierre-Paul en saluant Emilien, qui éclata de nouveau en violents reproches.

— Non ! non ! de votre vie vous ne rentrez ici ! M. le paysan ! Et Marcelle, dut-elle en mourir, entendez-vous, ne sera jamais votre femme.

— Monsieur, vous aimez trop votre fille pour penser ce que vous dites, répondit Pierre-Paul, qui fit bonne contenance jusqu'à la fin.

Mais, une fois en voiture, il ne put retenir ses larmes ; le cocher le ramenait alors à son auberge.

— Mon cher ami, disait le baron à Emilien, l'arrivée de ce malotru rend mon projet plus opportun que jamais ; votre femme aura beau faire maintenant, elle n'obtiendra rien de votre fille, qu'à votre place je ne perdrais plus de vue un seul instant.

— A Paris, est-ce possible ?

— D'accord ! partons donc, et sur-le-champ.

— Sans prévenir Clarisse ?

— Ecrivez-lui un mot, faites vos paquets,

moi je vais en personne chercher une chaise de poste.

— Mais les comptes que j'allais vous rendre ?

— Avertissons au plus pressé ! vous avez tous mes titres en portefeuille ?

— Oui, tous, et ce n'est pas sans peine !

— Je le sais, mon excellent ami ; aussi, zèle pour zèle ! Nous emporterons mes titres à Florence, et à plus tard vos comptes inutiles. L'essentiel est de trancher définitivement la situation intolérable où vous vous trouvez. Assez de scènes, point d'explications fâcheuses ; votre femme et votre fille ne peuvent plus vivre ensemble ; ce petit rustre breton reviendra tout à l'heure, n'en doutez pas !... Il est capable de faire quelque folie ; votre Marcelle m'a l'air aussi d'avoir mauvaise tête. N'hésitez plus ! Soyez ferme, soyez maître ! partons ! Je cours et je reviens, tenez-vous prêt.

XXXVIII.

TOUJOURS A POINT NOMMÉ.

En apparence, la conduite de Clarisse envers Marcelle était, depuis quelques jours, celle d'une marâtre impérieuse et jalouse de son autorité, celle d'une femme irritée qui se venge à plaisir, qui abuse de sa force et ne tolère plus la moindre résistance.

En réalité, la conduite de Clarisse était sublime. Elle se dévouait au salut de la triste enfant dont elle s'attirait la haine ; elle acceptait un rôle odieux pour l'arracher aux plus affreux périls.

On se rappelle que la jeune mère de famille, désespérée de voir ses avances repoussées, dit à Emilien qu'elle avait hâte de se décharger de la pénible mission de veiller sur Marcelle ; on a vu comment [après une parole touchante dont elle espéra beaucoup, elle la laissa en tête-à-tête avec son père. Mais, le soir même, en revenant de chez la comtesse de Lersant qui l'avait raffermie dans son espoir, elle eut la douleur d'apprendre de la bouche de son mari que Marcelle avait dans le cœur une passion insensée.

— Ah ! mon Dieu ! je comprends enfin ! murmura-t-elle.

Clarisse était consternée de l'état dans lequel se trouvait Emilien, qui développait avec une conviction navrante tous les arguments de Minalès et finit en s'écriant :

— M'abandonneras-tu maintenant ? Porterai-je seul le fardeau de ma tâche ?

— Non ! non ! je ne t'abandonnerai pas, Emilien, dit la jeune femme profondément touchée.

— Ah ! combien de fois j'ai été injuste envers toi, Clarisse ; pardonne-moi toutes mes erreurs, toutes mes violences ; l'amour paternel m'aveuglait....

— Emilien, ne mêle pas à ta douleur une autre douleur. Qu'importent tes torts envers moi, lorsque tu souffres ?

— Toujours indulgente et généreuse, toujours méconnue !... O Clarisse ! je rougis d'avoir pu hésiter entre toi et Marcelle, et d'avoir si souvent fait pencher la balance en sa faveur. Tu es irréprochable, tu ne recules devant aucun sacrifice, tu consens encore à m'accorder ton concours, quand tu aurais tant de droits à me le refuser ; et Marcelle, par sa coupable hypocrisie a été la cause de tous nos chagrins !

— Que n'ai-je pu obtenir sa confiance ! murmura Clarisse !

— Et comment était-ce possible ? Elle devait avoir honte de son indigne amour ! De là ses hésitations, ses mystères, sa langueur, je dirai plus, son remords. Elle nous a tous trompés, elle le sent ! Elle nous eût tout avoué sans efforts, si son cœur avait fait un choix moins méprisable.

C'était là un des arguments les plus captieux du baron de Minalès, qui était parvenu à détruire dans l'esprit d'Emilien l'effet des aveux touchants de Marcelle.

— Dans son enfance, Marcelle avait un ridicule penchant pour un petit vacher des environs de Lavignais, et, quoique ce fût sans grande importance à mes yeux, je n'ai pas à me reprocher de n'avoir pris aucune mesure à cet égard. Dès l'origine, au contraire, pour prévenir ce qui arrive, j'exprimai formellement ma volonté à Corentine. Marcelle n'a pu l'ignorer ; elle m'a désobéi sciemment. Durant tout le cours de ses études, elle a entretenu des rapports avec son jeune rustre, qu'elle voudrait épouser ; c'est de la folie !... Mais j'aime encore ma fille, malgré sa faute....

— Je l'aime aussi ! s'écria Clarisse, et je suis prête à te seconder de tout mon pouvoir.

Emilien, pénétré de reconnaissance, ajouta d'un ton affectueux :

— Du reste, ta pénible mission ne durera que peu de jours, j'ai un moyen infaillible de triompher de Marcelle....

— Toi ?

— Je vais la marier....

— A son âge !

— Elle a près de dix-sept ans, tu t'es mariée aussi jeune....

— Mais, si elle a une inclination sérieuse....

— J'userai d'autorité.

— Prenez-y garde, Emilien, votre fille vous respecte et vous aime, conservez sa tendresse....

— Je lui destine un excellent parti, un jeune homme charmant ; le mariage une fois fait, Marcelle sera enchantée d'avoir été forcée à m'obéir.

— Mais quel est donc cet autre jeune homme ?

— Le neveu de mon meilleur ami....

— De ton meilleur ami ? répéta Clarisse avec inquiétude ; de qui donc parles-tu ?

— De Minalès, parbleu !

— Ah !... cet homme est de retour ! s'écria la jeune femme, qui ne put se défendre d'un mouvement d'effroi.

— Oui, sans doute ! j'ai passé la soirée avec lui, nous nous quittons ; il a reçu mes confidences, il a été au-devant de mes désirs ; toujours bon, toujours dévoué comme autrefois, il m'a déjà rendu le plus grand des services.

— Lequel donc ? demanda Clarisse d'un ton glacial.

— Les larmes de Marcelle m'avaient sottement attendri, Minalès m'a mis en garde contre ces ruses de jeune fille.

Tandis qu'Emilien développait cette dernière pensée, entraînait dans le détail de ses nouveaux rapports avec le prétendu baron, Clarisse l'écoutait à peine.

Emilien parlait de sa vive reconnaissance pour un tel ami.

Clarisse, de plus en plus distraite par les rapprochements qui s'offraient à son esprit, méditait sur la situation de Marcelle, tâchant de s'expliquer le passé, cherchant une excuse à la dissimulation persévérante de la jeune fille, ne voulant pas encore admettre qu'elle fût aussi condamnable que la représentait Emilien.

A la voir ainsi recueillie, on eût pu la comparer à l'ange des miséricordes et de l'amour céleste. Ses grands yeux noirs, dont les paupières étaient encore gonflées par les larmes, avaient une expression d'ineffable douceur. Un vague sourire errait sur ses lèvres, comme si elle eût déjà entrevu l'espérance.

Belle d'une beauté que le malheur n'avait pu